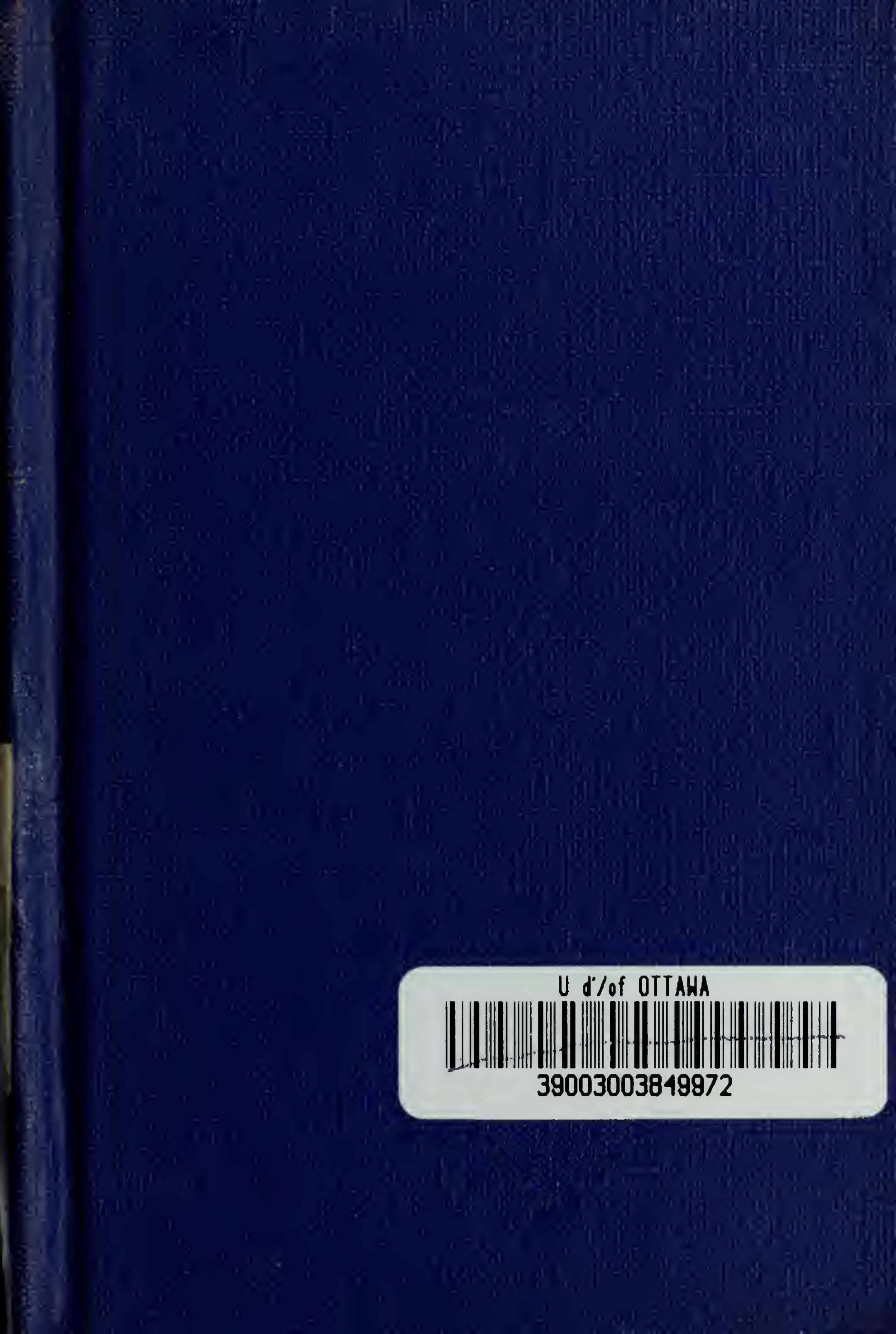

U d'/of OTTAWA
39003003849972

Vers Dorés

DU MÊME AUTEUR :

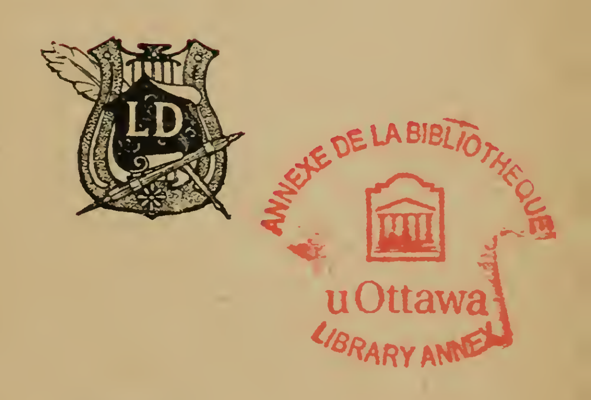
DAPHNÉ (12 poèmes, à la *Bibliothèque Artistique et Littéraire*, 31, rue Bonaparte).

EN PRÉPARATION :

LES CHANTS DU FEU, (poèmes).
LA SOUFFRANCE DES EAUX, (poèmes).
JACINTHUS.
PROSES.

EMMANUEL SIGNORET

Vers Dorés

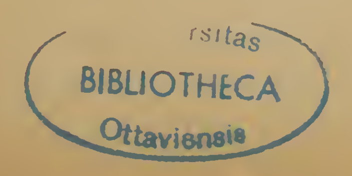


PARIS

Bibliothèque Artistique & Littéraire

31, RUE BONAPARTE, 31

1896



IL A ÉTÉ TIRÉ :

400	exemplaires	vélin.
4	»	japon.
Et 100	»	spéciaux pour service de presse.



PRÉFACE

Ces poëmes sont pour moi très anciens. Quoique j'eusse vingt ans à peine lorsque je commençai à les écrire, je cessai tôt ce chant mystérieux. Et quoique trois années se soient écoulées depuis lors, je n'ai jamais songé à le reprendre.

Le flot de pensées vivantes que tout vrai poëte porte en lui, le sentiment qu'il a de la réalité des choses et qui lui permettra de créer davantage cette réalité, d'éclairer l'une de ses faces — il est bien rare qu'il ne l'exprime pas dès ses premières œuvres. Une clarté sort de lui qui renouvellera la face du monde. Et il crie au

monde tout son amour en paroles crispées et indécises encore — mais que les flammes confuses de la jeunesse pénètrent et illuminent. L'univers est vraiment trop beau. Les forêts sont trop profondes. Les montagnes sont démesurées. La douceur des mers lui semble ineffable. Il voudrait palpiter de toute l'émotion des siècles, s'incorporer la somme des pensées humaines pour en rehausser quelque peu l'éclat, les ordonner mieux selon son harmonie intime et augmenter leur vie de la sienne. Mais leur ensemble lui paraît si considérable qu'il désespère un moment et s'arrête plein d'angoisse. Toutefois cette angoisse l'enivre. Son cœur bat trop fort pour qu'il croie en son désespoir. Tout son sang chante, heureux comme la chaude sève des roses fumantes au soleil. Il se sent puissant puisqu'il est confiant. Tout son être rayonne. Les herbes et les astres, les hommes et les sources doivent tant l'aimer, puisqu'il les aime tant ! Il sait que l'on peut appliquer au divin univers ce que Baudelaire disait de Dieu : « Il est plus facile de le comprendre que de l'aimer ». Il sent qu'il l'aime jusqu'à mourir ; que son cœur éclate. Il est donc sûr de le comprendre plus tard.

Pour l'instant, il chantera la gloire de son amour, sa propre gloire. Il ira s'offrir comme un fiancé à la terre en fleurs, à toutes les forêts et à toutes les nations leurs sœurs, nées, comme elles, de son limon, aux lacs clairs des montagnes et aux étoiles des cieux. Et pour être plus sûr encore de leur plaire, il se parera.

***

Telle était ma propre disposition d'esprit à l'époque où j'écrivis les Vers Dorés. *J'étais déjà en possession de toute mon âme. Mais naïvement séduit par ses richesses, ses délices et sa nouveauté, je me plaisais à l'élever comme une fleur éclatante et rare, sans me soucier assez d'imprégner de son parfum et d'elle-même les moindres détails de mes poèmes. J'étais trop ébloui par les choses pour en avoir une vision absolument nette. Les émotions quoique poignantes, neuves et pures se présentaient encore trop comme miennes.*

Pourtant ces vers étaient vivants. Ils éclataient comme de dignes trompettes avant les victoires. Ils annonçaient les œuvres prochaines.

Ils étaient plutôt sublimes que beaux ; c'est-à-dire que leur véracité d'accent et leur amplitude prédisaient un ordre de beautés nouvelles. Mais j'avais apporté un soin jaloux à y maintenir la pureté et l'éclat du style. Et déjà les nouveautés métriques s'y alliaient à un grand souci de perfection. Aussi se trouve-t-il qu'après trois ans de vie, ces poèmes semblent ne point avoir vieilli. Ils ne me satisfont plus pleinement, mais ils n'ont point cessé de m'émouvoir et de m'étonner. Les Vers Dorés *sont des vers* cornéliens *ou quelque chose d'analogue, dans la poésie lyrique, à ce qu'étaient ceux-ci dans la tragédie.*

* * *

Ce que je chantais surtout dans les Vers Dorés, *c'était la gloire antérieure — tout ce que mes ancêtres avaient pu éprouver ou penser du monde, avant que j'eusse acquis pour moi-même une conscience distincte de sa splendeur. Du fleuve de sang qui me joignait au premier homme, à travers les siècles, leurs rhythmes exprimèrent tout le murmure, le rire, la plainte ou*

le grondement. Je crois qu'ils en garderont et qu'ils en perpétueront l'écho.

Pour les fleuves dont l'onde coule pendant que je vis, pour les jeunes hommes et les plantes attentives dont les fleurs s'épanouirent avec moi, j'y disais la force qui soulevait mon sein, et la magnificence de mes vingt ans où chantait, comme elle ne l'avait point encore fait, l'éternelle jeunesse du monde. En paroles très simples et toujours éclatantes puisque tant d'âmes y resplendissaient, essentielles puisqu'y brûlait mon cœur — j'y disais tous nos vieux orgueils, nos brillantes espérances, le désespoir fécond des dieux, et j'y résumais l'antique lumière. J'y chantais des religions jadis grandes et pures et dont l'agonie méritait une louange de chants et de larmes — des sciences et des arts si beaux que, selon l'expression d'un grand philosophe, ils avaient passé tout entiers dans la vie et qu'il ne restait, comme trace d'eux dans l'intelligence, que le nom mystérieux des hommes qui les créèrent. Comme je l'ai dit et le répèterai plus amplement ailleurs, d'asphyxiantes métaphysiques et de pâles morales pullulèrent sur leurs décombres — comme des champignons vénéneux et des

mousses sans sève au chapiteau des temples brisés. Mais l'ordonnance de leurs lignes et leur élan et leur beauté restent inscrits en moi-même et en plusieurs. En vain l'on s'est autorisé de leur lueur qu'on usurpait et de l'amour qui les enveloppa pour en doter des sentences vaines et des œuvres parasites. Les beautés cachées de ces choses éternelles reposent au sein même de l'homme. Et l'éclat de ces temples purs les couvre et les protège.

J'avais écouté l'onde du passé. Ma voix s'était enrichie de ses modulations tremblantes. Mes yeux étaient radieux. Je savais que j'allais continuer l'immortelle phrase interrompue et prolonger la vie. En de brefs chants évocatoires, je frissonnai de l'orage de Dieu secouant Sina, et du bruit de la lyre d'Orphée qui rendait sensibles les pierres. Je chantai la sagesse ordonnatrice de Pallas, la suavité de Vénus, ma mère.

Et les buissons de flammes, l'envol des cathédrales, le souffle orageux du Christ, tout ce qui fut beau et qui s'en allait sans que la face du monde s'assombrît et que diminuât mon sourire : tout cela, je l'ai dit d'un accent sincère et selon le mode des triomphes purs. Je sortais de tout

ce passé, n'ayant retenu que sa force et que ses clartés. J'allais vers de calmes et resplendissants horizons qui me sollicitaient et m'emplissaient d'ivresse. Et je chantais :

Du feu de deux couchants je fis une aube éclore
Rallumant notre sang éteint, nos yeux ternis :
Sur mes conques d'azur je viens dans cette aurore
Ceint d'oliviers d'Athène et de Gethsemani

L'éclat des ostensoirs s'unit dans mes prunelles
Au respendissement du casque de Pallas ! (1)

Je sentais que je vivais à une époque où bien des choses achevaient de s'écrouler et où de souriantes réalités prenaient naissance.

A ce qui s'en allait j'accordai quelques regrets et le suprême hommage des larmes, sachant la force généreuse et n'étant point d'un âge où l'on marchande ses battements de cœur. Je souhaitai même un instant mourir avec ces choses. Mais je compris qu'il était plus héroïque de leur survivre. J'acceptai la vie pénible, sérieuse et grande. Le vent immense du printemps souffla

(1) *Vers Dorés pour Raymond Nyst.*

et les brises m'environnèrent avec toute leur joie. Immobile au milieu des fleurs, je descendis en moi-même : (*1*)

Les lys que ta pensée a suscités, les roses
En gorge ont arrondi leurs contours tentateurs
Qu'importe : va mourir près des églises closes
Parmi les sureaux clairs et purificateurs

Gonfle ton sein d'âmes de vierges vagabondes..
. . . .
Lève ton geste immense et créateur de mondes
Immobilise-toi lentement — sois statue !

Le chant s'amplifie et dans la plupart des autres Vers Dorés, *la* Proclamation *et le sonnet* « A une foule », *il annonce l'extraordinaire joie qui agite le poëte. Les semences sont victorieuses. C'est le printemps auguste des notions. Et sur le seuil du livre, avec l'une des faces souriantes et radieuses de l'avenir, l'amante de tous les instants apparaît. Elle marche sur la mer. Le vent des danses l'emporte. Elle glisse mollement, bondit ou s'immobilise. Et tout le chant monte vers elle. La gloire dispersée des strophes*,

(*1*) *La Statue.*

tous les rayons, toute la lumière des poëmes convergent vers ses divins yeux. Elle pose ses regards sur les forêts, ils éclairent la mer. Elle restitue au monde tout ce rayonnement exhalé vers elle, toute cette clarté du passé. Elle pose sur la tête du poëte les diadèmes qu'il a créés. C'est la prêtresse farouche de la Danse Sacrée *ou la vierge du* Chant des Trompettes d'Eté *dont les mains suaves cueillent le brillant rameau du laurier.*

Entre les Vers Dorés *proprement dits et ces deux chants hymnaires en qui vient expirer leur grand flot mélodique et qui expriment un peu de la douceur et de la solennité de mes songes — j'ai intercalé, sur la sollicitation pressante des amis de mon art, quelques* Poésies éparses. *Chacune d'elles est accompagnée d'une date indiquant l'époque de son apparition (1). Dans la plupart de ces poésies, le rire de l'amante-enfant se mêle à la clarté du soleil de mai. Le tintement de ce rire et le chant des oiseaux me dictèrent seuls*

(1) L'on sait que tous les poëmes compris en ce volume furent publiés, il y a quelques années par diverses Revues littéraires : le *Saint-Graal*, la *Plume*, le *Courrier Français*, la *Revue blanche.*

ces cadences. Il y a aussi un Fragment Tragique *au sujet duquel je tiens à rappeler qu'il doit être considéré comme détaché d'une œuvre d'ensemble. On devra tenir compte en le lisant des formes et des proportions que prennent les choses dans l'atmosphère du théâtre. Ici, le caractère du personnage, la nature de l'instant scénique et toute une succession d'évènementz qui se précipitent, nécessitaient cette violence du sentiment. Qu'il me suffise, dans ces vers, d'avoir noté avec vérité le cri d'un cœur qui se déchire, et indiqué quelque peu le sens d'évolution des émotions dramatiques et le théâtre nouveau.*

Enfin, pieux à l'exemple de mes Maîtres dans un art voisin : Rembrandt et Léonard de Vinci qui peignirent leur Tête de Christ — j'ai consacré un poëme eucharistique à la gloire de l'Homme-Dieu. C'est le Jeudi-Saint, *chant de douleur et d'amour né dans une minute de fatigue et d'alarmes où le souvenir du jeune dieu des blés et des tabernacles me réconforta.*

II

Mais c'est surtout à titre de documents que j'ai laissé réimprimer ici ces Poésies éparses. *Les* Vers Dorés *et les deux poëmes qui terminent le volume, en forment la partie essentielle.*

Bien loin dans les ténèbres des âges, des poëmes mystérieux aussi avaient scintillé. Ces poëmes étaient intenses, ardents et concis comme la flamme des torches saintes. On les connaît mal. Mais on sait que les raccourcis d'émotions y abondaient et qu'un flot de pensées menaçantes s'y indiquait par des traits violents de lumière. C'est sous le nom de Vers Dorés *que sont compris tous les fragments qui nous en sont parvenus.*

Un moment, ces souvenirs me hantèrent. Je me rappelai Pythagore silencieux, les yeux éblouis et consumés par la poussière de feu des chemins de l'Inde, et abîmé dans la songerie devant la majesté des nombres. Je me rappelai tous ceux-là qui édictèrent des codes d'or et Empédocle aussi, dévoré par les volcans.

Et en tête des poëmes qu'environ deux mille cinq cents ans après je venais de composer, ce ti-

tre : Vers Dorés *s'inscrivit tout naturellement. Un sentiment profond de convenance me l'avait inspiré et le fit trouver excellent. En effet, ces poëmes n'avaient gardé de toute chose que son frisson.*

Ils traduisaient en leurs paroles le sillage d'Argo et des nefs immortelles où ramèrent les dieux ; le vent des lauriers sur l'Isthme ; Dodone et Mambré avec leurs chênes blanchis de lune ; le frémissement des rameaux d'olivier que l'humanité agita vers Jérusalem. Je n'y décrivais point à loisir la marche de pesantes peuplades. Mais plus d'une fois on y sentit passer le souffle des exodes. Et peut-être les vastes vents qui poussèrent sur les mers l'embarcation de Vasco de Gama ont-ils décidé de l'inflexion de cette strophe et peut-être l'âme de tous ses marins y chante-t-elle ?

La terre merveilleuse où ta proue aspira
Et que tu ne conquis qu'en chantant dans les voiles
Nous l'avons fait surgir des mers que consacra
L'immersion d'un flot magnifique d'étoiles. (1)

(1) *Vers Dorés* pour *Charles Baudelaire.*

Au lieu de raconter les grands mouvements humains, les Vers Dorés *se sont bornés à exprimer et à magnifier l'énergie. la force vive qui produisit ces mouvements et les rythma.*

*
* *

Dans la plupart de ces poëmes, le héros fut le poëte lui-même : d'abord parce qu'il en est, d'habitude, ainsi dans la poésie lyrique : ensuite, parce que cette clarté vive ou ce cri d'harmonie que jette le sang en retentissant dans le cœur de l'homme, il ne les trouva nulle part plus joyeux qu'en lui.

Pourtant dans les Vers Dorés pour Charles Baudelaire, *le coryphée ne mène plus seulement des cortèges d'astres. Des héros en nombre affluent de toutes parts sur la scène terrestre. Ils portent des rameaux verts. Ils évoluent autour du tombeau du Maître. Puis, ils s'écoulent, emportés par les flots d'une lumière d'été. A la fin du poëme, cette lumière seule occupe la scène :*

Nous sommes les enfants élus de la victoire
Nous rêvons un empire et nous le conquerrons
Mais ton Ombre égarée aux bois expiatoires
Nous conduit au chant clair de ses pâles clairons,

Quand ton Ombre a passé par nos midis suprêmes,
Aux poudres du chemin nous nous sommes couchés.

. . . .

. . . .

Ah ! verse-nous aussi le pardon des colères
Et la coupe d'oubli puisée au doux Léthé
Et l'on verra passer nos cohortes célères
Dans l'éclat pacifique et divin des étés.

*
* *

En effet je marchais vers l'été du monde. Et aux compagnons de route que le hasard des sentiers de fleurs, des bruyères ou des blés versa dans mes chemins, à tous ceux qui passèrent et m'aimèrent, s'adressa le chant.

Certes cette époque fut belle ! Nous sommes quelques-uns à nous la rappeler qui, dispersés, œuvrons pour la justice : les uns implacables artistes, les autres travailleurs dans la vigne aux ceps sanglants d'où ruissellera encore l'ambroisie.

Dans une littérature où les vieilles formes de Ronsard, de Racine, de Chénier et de Lamartine semblaient trop vastes pour les petites âmes d'aujourd'hui, où les bons écrivains en étaient

réduits, s'ils voulaient garder un accent véridique à employer de frêles rhythmes, assez faibles pour trembler à des haleines d'agonisants, — j'apportais de vivaces harmonies fières de leur amplitude, de riches accents originels. J'exprimais des sentiments profonds et sauvages, de pures images des choses, le chant de la substance humaine soulevée vers les cieux. Je parlais des roses qui aiment l'homme et sa lyre. Parfumé de sève, sentant toute ma chair animée et farouche, je chantais à pleine voix comme un enfant devant la mer. Les vents m'inspiraient. Et j'allais, l'esprit clairvoyant et le cœur bondissant dans ma poitrine.

Ceux qui debout contre l'azur élevaient la lyre sous les feuillages sombres : — je mis à les écouter le même amour que j'avais mis à chanter. Et ce furent Verlaine et Viélé-Griffin et ce fut Moréas. Ils m'enchantèrent longuement. Mais mon cœur battait trop haut et brisait leurs rhythmes.

Henri de Régnier me sembla accablé de lassitude parce qu'il avait pris pour des Rêves plusieurs croyances pâlissantes, et que sa poésie ne fut pas ce qu'elle aurait dû être, c'est-à-dire un

crépuscule d'âmes. Mais j'aimais cet accent de tristesse qui constituait au poëte exténué, une réelle noblesse. Adolphe Retté courait comme un fou vers de vacillantes aurores. Les rosées l'enivraient comme un vin, Ses strophes fraîches volaient devant lui comme des oiseaux pesants encore du sommeil des feuillages et frappant les ruisseaux de leurs ailes. Saint Pol-Roux scintillait, avec, derrière lui, des profondeurs d'ombre. Mæterlinck redisait des mots indécis qu'on chuchote peut-être de l'autre côté de la vie. Le Cardonnel et Valéry étaient nés pour les monastères. L'un d'eux proférait, d'une belle voix, de lents poëmes liturgiques. L'autre était expert aux enluminures où brillait sa fine parole. Il rêvait de grands temples vides en qui le monde pût entrer. Et d'un esprit patient et grave, il détaillait les procédés de tous ceux qui eurent souci de l'architecture du monde. Mecislas Golberg, couronné de chênes, avait parfois les accents d'Isaïe.

Paul Claudel écrivait de robustes drames et des vers limpides. André Gide songeait. Et son visage était brillant de larmes et de sourire. Enfin les Sonnets *de Paul Souchon, ses* Eléva-

tions *et son* Chant marin *respiraient toute la grâce antique et resplendissaient d'un éclat sévère. Et je pus chérir en ce grand artiste une moitié de mon âme, de ma gloire et de ma joie.*

Dans les intervalles du chant, quand j'avais suspendu aux rameaux des forêts ma lyre un instant silencieuse, j'aimais m'entretenir de ces hommes. Que de fois ne me suis-je point plongé en compagnie de quelques-uns d'entre eux ou d'autres amis plus humbles, mais grands aussi par leur soif de beauté et les hautes flammes qui vivaient en eux — au sein des plus charmants sites de France. Ce fut à Aix-en-Provence, ville pleine d'ombrages suaves et où les édifices aux façades éclatantes s'élèvent dans la belle lumière. Ce fut au bord des lacs de la Savoie, sur les cimes prodigieuses des Alpes. Assis sous les sapins, au dessus des nuages, nous contemplions les abimes. Ce fut à Paris, ville illustre où coule un grand fleuve et que d'aimables lieux environnent : Saint-Denis où repose la cendre des rois ; Meudon tout brillant de roses et Saint-Cloud avec ses forêts. Dans ces paysages divers, nous passâmes enthousiastes et pleins de pensées. J'y

écrivis Apologie, *les* Méditations sur la Volonté *et les* Vers Dorés *que je donne aujourd'hui au public. Ce fut aussi à Epernon où j'éprouvai, chez un jeune lettré, tous les charmes de l'hospitalité antique. Aux clartés du soleil d'hiver, sous des ormeaux nus de leur parure de feuilles et qui fermaient des prairies éternellement vertes, près des froides eaux d'une lucide rivière, nous nous livrions à des causeries demeurées pour moi mémorables. Le soir, de pures lampes rayonnaient. Et nous nous abandonnions à la douceur d'austères lectures.*

Enfin, bien des mois après, je visitai Versailles, son palais, ses avenues montueuses, ses marbres et ses bassins et les forêts qui l'enveloppent. J'errai grave et pâle dans ces allées ombragées que foulèrent Boileau, Racine et André Chénier. Et c'est dans le parc que j'ai entrepris d'écrire Daphné, *lors de la naissance du printemps.*

III

Déjà, à l'époque où furent composés les Vers Dorés, *je savais que de fiers et glorieux efforts*

avaient été tentés, pour susciter l'âme de races encore disparates, Wagner sut montrer ce qui dormait encore de tendresse et de puissance dans l'âme de ces Germains que chanta Tacite. Plus récemment Golberg nous fit entrevoir ce que les sciences biologiques devront bientôt au génie de ces Sarmates qui accueillirent Ovide éxilé et l'abreuvèrent du lait des cavales farouches. Et Jean Moréas est venu d'Athènes pour ressusciter l'âme grecque. J'avais d'abord ressenti avec profondeur les émotions de chacun d'eux.

Mais je constatai bientôt que chez les hommes les ressemblances fondamentales l'emportaient de plus en plus sur les différences. De nos jours les derniers conflits qui divisent les hommes ne sont guère aggravés par la question de frontiéres, Je crus que le temps était venu de dégager l'âme humaine et que ce grand rôle était réservé à l'Art.

Au lieu d'exagérer des sentiments secondaires pour les rendre imposants et pour que chaque race les revendiquât — j'essayai d'exprimer le fond même de l'être humain. J'étais sûr qu'historiquement une œuvre de cette nature était non seulement possible, mais fatale. C'était tout simple-

ment jeter dans les tempêtes, au nom d'un homme, puis au nom de l'homme, le cri de victoire qu'au nom d'une race, chaque grand poëte avait jeté. A une époque de l'évolution où tant de choses frissonnantes étaient dans l'air, formes dont l'ombre obscurcissait tant de pages — c'était traîner ces choses dans l'existence au nom de ce que j'en avais éprouvé.

***

J'ai chanté la lumière nouvelle pour qui mourut Pascal, pour qui Spinoza souffrit humblement, et qui terrassa Nietzche sur quelque fabuleux chemin de Damas. Léonard de Vinci lui prêta plusieurs beaux visages. Balzac ne sut pas si cette lumière avait une face de vierge ou les yeux profonds d'un jeune dieu. La tombe prit Louis Lambert. *Et le gouffre des cieux engloutit l'être au double aspect* : Séraphitus *et* Séraphita. *Alfred de Vigny appela cette lumière* Eloa *et la fit naître de la semence des larmes du Christ. Et le* Faust *de Gœthe nous rendit en clarté toutes les flammes de l'enfer, qui s'étaient assemblées en ses prunelles.*

Plus tard, le grand Stéphane Mallarmé choi-

sit dans l'ombre avec ses mains conscientes des diamants qu'il ouvragea, diamants obscurs parce que cette lumière ne s'était point encore levée sur eux.

L'humanité a assez vécu pour que ce qu'on appelait le mal ne lui soit plus nécessaire. L'être humain n'étant plus faible, n'a plus besoin d'être méchant, Les bêtes des forêts et des déserts ne dévoraient l'homme que parce qu'elles avaient faim. Les économistes ont démontré que l'homme avait suffisament pris possession de la nature pour que chacun pût s'assouvir. L'ignorance ou le malentendu faussent seuls aujourd'hui la réalité. L'homme n'a plus besoin de victimes. La grande paix doit suivre la grande victoire.

Le dieu des saines voluptés, du vin et de la création a remplacé les dieux du sang. C'est l'indolent Bacchus couronné de pampres. Ses yeux sont humides et les tigres lèchent ses mains. Léonard de Vinci nous traça son image pure et nota avec grandeur et ingéniosité dans sa toile : Saint Jean *les déformations que le christianisme amena dans les traits du dieu. La tête seule aussi s'y exalte : le corps est absent.*

Et l'auguste Pallas dont les yeux ont tour à tour la couleur des mers et du feuillage des oliviers est mère d'une race d'hommes.

Renan nous a restitué la douceur du tendre prophète que la Galilée vit fleurir. Il a raconté véridiquement la toute beauté de cette âme adorable. Et en conduisant le jeune dieu parmi nous, il nous délivra du mensonge, de ceux qui, en son nom, opprimaient la pensée.

En somme j'ai compris qu'il était beau d'être un homme, puisque l'homme porte dans son sein les destinées de l'univers et peut collaborer à ces destinées. J'ai compris la grande sympathie et que l'homme pour se défendre n'avait désormais besoin que de rayonner. Et j'ai chanté l'hymne de joie. Et mes poëmes se sont couronnés de ce rayonnement.

IV

Pour bien situer les Vers Dorés *dans l'ensemble de l'œuvre d'art qui forme le labeur et la joie de ma vie, je dois dire encore qu'en même temps qu'eux, j'écrivis une importante série d'œuvres en prose. Les principales furent :* Apologie, Ecroulement, *et les premières* Méditations sur la Volonté. *De cette époque aussi da-*

tent quelques chapitres d'un récit d'histoire idéal qui s'intitula : Jacinthus. *J'y racontais l'existence d'un héros secoué par les fièvres d'intelligence qui tuèrent Louis Lambert, consumé par la fièvre d'amour dont palpita St-François d'Assises. Il agréa la vie moderne qu'il rehaussa et parfuma de sa présence. Prodigieux et candide, il vécut aux pages du livre. Je sais que plusieurs d'entre nous l'aimèrent avec ferveur. Et peut-être lorsqu'il mourut, emporta-t-il le meilleur de mon cœur. La force des soleils qui brûlèrent sur ces années de ma vie a dû être bien grande, pour que mon être déchiré par cette disparition ait vu se refermer ses blessures. Un être tranquille et complet se reconstitua en moi. L'intelligence que Jacinthus avait de l'homme et sa rayonnante sympathie, Darwin me les rendit, en m'éclairant les origines. Le grand printemps était en ma chair. Les strophes de* Daphné *en furent toutes frémissantes. Dans ces pages de prose et dans les* Vers Dorés, *j'avais exprimé la phase héroïque de l'Idée. Dans Daphné, l'Idée atteignait sa période nuptiale.*

***

Depuis ce temps l'œuvre devient de plus en plus substantielle. Je m'efforce d'y transcrire avec précision et pureté les jeunes formes des choses. Le soleil y brille sur les sables et sur la mer, aussi nouveau qu'au temps d'Homère. Il dore des forêts dont les feuillages ont prospéré, grâce aux cendres des vieilles erreurs et des vieilles vérités. Ah ! la terre et les cieux ne varient guère ; mais nous savons mieux les regarder. Dans les livres qui vont paraître et dont le premier s'appellera : La Souffrance des Eaux, *je convoque au son de la lyre, pour la faire servir aux fêtes de l'homme, la famille des astres, des plantes, des aigles et des mers. En prose ou en vers, j'ai cherché à accroître la beauté de l'univers. Les deux œuvres sont inséparables ou plutôt, elles n'en font qu'une. Pour me servir d'un exemple emprunté à la Musique, je dirai que la prose y correspond à de riches et profondes* harmonies *de pensées — de qui les poëmes seraient la* mélodie *essentielle.*

***

L'un des maîtres de la pensée humaine, Héraclite qui fut le contemporain de Pythagore

et d'Empédocle, se plaisait à répéter : « Le monde est un perpétuel écoulement ».

Puisse ma poésie demeurer le chant de cette onde du monde, l'une des modulations de l'éternelle voix de cette mer de formes, d'âmes et d'êtres !

EMMANUEL SIGNORET.

Paris, le 5 Décembre 1895.



Ode à Paul Verlaine



Ode a Paul Verlaine (1)

Ὥς ἔφσαν κοῦραι μεγάλου Διὸς ἀρτιέπειδαι·
καίι μο σκῆπτρὸν ἔδον δάφνης ἐριθηλέος ὄζον·
δρέψασθᾶι θηητόν· ἐνέπνευσαν δέ μοι αὐδὴν
θείη, ὡς κλείοιμι τά τ'ἐσσόμενα πρό τ'ἐόντα.

Hésiode, *Théogonie*, I.

Magnanime pasteur, couronné d hyacinthes
D'Oreb à Golgotha, tu conduis en chantant
L'harmonieux troupeau des strophes, et j'entends
Aux accords de tes flûtes saintes
Crouler des Jérichos les maudites enceintes !

(1) Je chante en l'auteur des *Romances sans paroles* et de *Sagesse*, celui qui retrouva la vérité humaine, dans la Littérature.

E. S.

Père des chants, toi qui prédis à nos cités
L'avénement de ceux qui charmeront les races,
Précurseur qui répands une aurore où tu passes
Et sus reconquérir des déserts révoltés
Le vin des palmiers purs, incitateur d'audaces
Et le secret perdu de l'immortalité !

Père des chants, reçois — florissantes prémices —
Ces couronnes d'œillets, par l'Aurore abreuvés
Pour exalter ton nom, que la Lyre frémisse,
Car les jours nouveaux sont levés !

Car pour qu'au ciel chrétien toute clarté rayonne
Des dieux qu'on a proscrits, voici l'heureux retour
Et pour pétrifier les monstres, à son tour
Voici renaître la Gorgone !

Car, sous des nuits sans lune ils dormaient opprimés
Nos aînés ! Tu passas, chantant, portant des torches :
A tes torches, le jour divin s'est rallumé.

Devant lui, telles qu'un chaste essaim d'abeilles,
Les étoiles au vol riant
Vont s'engouffrer aux ruches d'or de l'orient
Tandis que s'élançant des Cyclades vermeilles
Les fabuleuses nefs livrent leur voile aux vents.

Vénus ! Voici Vénus ! Sur sa joue immortelle
Son jeune sang fleurit en un peuple de lys :
Les fronts des nations dorment ensevelis
Dans la splendeur qui s'épand d elle.

Vénus ! Voici Vénus ! Son ardente beauté
Fait mûrir les moissons et s'entr'ouvrir les tombes !
Sur l'écume des mers quand son sourire tombe
Son sourire bénit les mers, et des colombes
Par millions, semblent vers elle s'élancer !

Mère de tout ce qui doit naître,
Elle porte, en ses flancs vénérables, tout l'Etre
Dans ses yeux l'on voit resplendir
L'éclair des âmes à venir !

Et puis voici Psyché toute nue et plus chaste
Que l'écume aride des flots ;
Son regard est propice aux vœux des matelots
Que l'impie ouragan dévaste.

Sous ses pâles mains, les rafales
S'endorment comme un vol farouche d'aigles blancs :
Elle lève ses yeux, verseurs d'apaisements
Vers les étoiles triomphales !

Plus belle que Vénus, plus chaste que Psyché
        Ecrasant la froide Couleuvre
La Vierge-Mère accourt, qui naquit sans péché
Ses calmes yeux brûlants font germer les chefs-d'œuvre.

        Avec elle, voici les foules accourir :
        Et les adolescents et les adolescentes
Sous son charme inclinant leurs faces blémissantes
        La voyant, craignent de mourir !

        Elle enfanta le Christ aux hommes
        Qui fit naître des temps nouveaux
Du prestige aboli des antiques royaumes
Et qui rendit le sceptre à l'humble, en ses travaux.

Afin qu'ayant livré des luttes méritoires
La noble palme, un jour, fleurisse dans sa main,
Et pour qu'il trouve au but d'héroïques chemins
        Le repos des soirs de victoire.

***

Les antiques héros, par nous ressuscités
Devant lesquels les champs pleuraient leurs moissons mortes
Les Nymphes qui portaient en leurs yeux des étés,
Forment au Christ-Jésus de splendides escortes.

Nous les lui baptisons au Jourdain aux flots calmes
Pour que respectant tout, il ait tout rénové
C'est pourquoi nous passons, fiers, agitant des palmes
Car les jours nouveaux sont levés !

Poètes aux fronts blancs, solennisé de myrtes,
Guidant aux mers du sud et du septentrion
Nos nefs aux mâts fleuris, triomphantes des syrtes
Nous voguons aux regards bénissants d'Orion !

Et les mortels charmés du son lointain des lyres
Vers les plages courant de tous les horizons
Elèveront vers nous, conquérants des empires
La dépouille en leurs mains des plus riches saisons !

Et ce sera comme une forêt frémissante
De lauriers sacrés et de lys
Puis, sur le sol natal nous descendrons, aux cris
Des nations applaudissantes !

Et traînant après nous les peuples qui font rois
Ceux qui viennent vers eux des Cités merveilleuses
Nous jetterons au ciel où flambloiera la Croix
Nos odes glorieuses !

Et nous célébrerons ton nom, Père des chants.
Et plongeant nos fronts dans l'aurore
Nous suivrons le char d'or de la Gloire, ployant
Sous nos verdoyantes couronnes !

Les vierges, le front pâle et la main sur le cœur
A nos chants sentiront se rallumer leurs fièvres ;
Vers nous, des baisers fous voleront de leurs lèvres :
Et les petits enfants nous jetteront des fleurs !

Comme aux orphiques temps, les accords immortels
De nos lyres, sauront endormir les désastres.
Et les siècles futurs suivront nos traces : tels
Des troupeaux de lions rugissant vers les astres !



Vers Dorés



Bucolique

O toi qui me berças sous la vigne et les ormes
Et qui gonflas mon cœur de ce sang radieux,
Je t'inscrirai vivant en d'immortelles formes,
Mes vers auront la force et l'éclat de tes yeux !

O mon père, le pré blanchi de fleurs brillantes,
Les épis parfumés du blé substantiel
Viennent, sous le soleil, baiser tes mains vaillantes.
— Tes calmes gerbes d'or ombrageront le ciel !

Sais-tu que ton regard auguste a la jeunesse
Des soleils printaniers, quand soudain tu souris ?
— Pour qu'un cœur de héros dans ma poitrine naisse,
Enfant tu me guidais vers les lilas fleuris.

Quand les bouviers brunis sous leurs chemises blanches
M'apportaient un beau lys tombé sur les sillons,
Une cigale chaude et vibrant sur les branches,
Des roses, des oiseaux, des fruits ou des grillons,

Tu souriais d'orgueil ! Ah ! souris plus encore
Et longtemps vois jaunir et refleurir les bois ;
Sois fier ! sur le luth d'or et la flûte sonore
Toute ta race chante avec de belles voix !





Vers Dorés pour Raymond Nyst

Or, mon luth d'or, vibrant au bord des mers sonnantes
Lançait de clairs appels vers des siècles meilleurs :
Et, secouant les aubépines rayonnantes,
Le vent faisait monter une aurore de fleurs !

Sur des conques d'azur, debout, dans les rafales,
Le Pinde reluisant de myrte et le Liban
En abattant sur moi leurs ombres triomphales
M'avaient fait resplendir, seul, dans le soir tombant !

Des feux de deux couchants, je fis une aube éclore
Rallumant notre sang éteint, nos yeux ternis :
Sur mes conques d'azur, je viens, dans cette aurore,
Ceint d'olivier d'Athène et de Gethsemani !

L'éclat des ostensoirs s'unit dans mes prunelles
Au resplendissement du casque de Pallas :
J'ai fait fleurir, joignant deux sèves éternelles,
Les roses de Sion sur le laurier d'Hellas !

Mais quand, du glaive ardent que me forgea l'Archange
Et de mon Thyrse pampré d'or au double mont,
J'ai frappé les fauteurs des mauvaises vendanges.
Toi qui soutins mon bras, loué sois-tu, Raymond !



Vers Dorés pour Henri Degron

Je te donnerai l'étoile du matin
Apocalypse

La route lactescente et profonde où plongea
Mon blanc coursier, nourri des fleurs vierges des cîmes
Sous ses pieds d'or sonnant, cède ; et je vois déjà
Des champs promis, trembler, là-bas, l'azur sublime.

Victoire ! Secouant d'héroïques flambeaux
Par-dessus la nuit même aux voûtes d'ombre et d'astres,
J'ai — pour faire surgir des peuples fiers et beaux —
De mes clairons d'argent, assourdi les désastres !

Des mains des mécréants, j'ai reconquis la Croix,
Et dans des poudroiements de gloire et d'épouvante,
La haussant par-dessus les aurores levantes,
Pour mieux porter mon Dieu, je me suis sacré Roi.

Et le peuple est venu vers moi, portant des branches,
Mais des fils de ténèbre, hochant la tête, ont dit :
« Celui-là nous déplaît, parce qu'il resplendit. »
J'ai clos leur lèvre en leur imposant mes mains blanches.

Puis l'Azur pacifique a calmé mon courroux.
J'ai supplié l'azur de descendre en leurs âmes ,
Parce que je fus fort, je fus aimé des femmes,
Les hommes m'ont aimé, parce que je fus doux.

Et quand l'élan de mon coursier archangélique
Rasa le clair buisson de myrte où tu t'assieds,
Divin poète, au chant plaintif et bucolique,
Tu fis voler ton myrte — en couronne — à mes pieds.

Prends, pour qu'il t'ouvre, un jour, mes cités sans exemples
Ce rameau de rosier humide et florescent
Car de mon blanc coursier, quelquefois, je descends
Sur le bord de la route, et j'y bâtis des temples.



Vers Dorés

Frissonnant au couchant des cultes, quand vint l'aube
Je retrouvai la lyre et la coupe et la rose.
J'ai su du sang d'Adam garder la nouveauté,
Je rends à tout son lustre et sa forme première,
Je suis le moissonneur joyeux de la lumière
Et répands dans le vent des épis de clarté !



Vers Dorés Pour Charles Baudelaire

La terre merveilleuse où ta proue aspira
Et que tu ne conquis qu'en chantant dans les voiles,
Nous l'avons fait surgir des mers que consacra
L'immersion d'un flot magnifique d'étoiles.

Ton verbe la créait ; mais tu ne croyais pas
A la réalité splendide de ton verbe,
Et le souffle douteux que soulevaient tes pas
Eparpilla toujours l'or pompeux de tes gerbes.

Tu fatiguas les flots de nefs d'airain — courbé
Sous des sceptres lointains de palme, aux vierges Iles,
Puis tu sentis en toi ta fierté succomber
Quand tu compris l'élan de tes nefs, inutile.

Il eût été bien mieux de te proclamer roi,
De trompes d'or sonnant d'épouvanter les ondes,
Et de faire surgir un monde égal à toi
Du tumulte pacifié des mers profondes.

Que nous importe, à nous, la révolte des mers,
Et qu'il existe ou non une Terre sacrée ? —
Chaque nuit, le torrent des astres croule et crée
Un continent de gemme aux verts palmiers d'éclairs

Pour en consolider l'érrante illusion,
Nous l'immobilisons du poids de notre essence,
Et puis nous imposons ces belles visions
Qui nous ont investis de leur toute-puissance.

Et le monde agonise en un ricanement,
A nos fronts incompris, il prodigue l'injure, —
— Le Puits maudit veut retrécir le firmament,
Mais l'azur irrité plane et le transfigure.

II

Nous nous sommes conquis sur l'antique Univers,
Nous le repétrirons, ô Maître, à notre image ;
Et couronnés d'insulte aussi bien que d'hommage,
C'est pourquoi nous passons, portant des rameaux verts.

Nous sommes les enfants élus de la Victoire,
Nous rêvons un empire et nous le conquerrons :
Mais ton Ombre égarée aux bois expiatoires
Nous conduit aux chants clairs de ses pâles clairons.

Quand ton Ombre a passé par nos midis suprêmes
Aux poudres du chemin, nous nous sommes couchés :
Ton Ombre secoua sur nous, comme un baptême,
Les lys élyséens par sa dextre fauchés !

Ah ! verse-nous aussi le pardon des colères
Et la coupe d'oubli puisée au doux Léthé,
Et l'on verra passer nos cohortes céléres
Dans l'éclat pacifique et divin des étés.



Vers Dorés

Humilie un vain cœur, pour qu'il soit exalté :
Sache que l'absolu, pour forme, a la Beauté,
Et, grand de tout l'amas des idoles brisées,
Luis du baptême clair des profondes rosées.



Vers Dorés pour Paul Souchon

Puisque ton cœur s'ouvrit comme une fleur profonde
Dont l'auguste corolle a prédit l'orient,
Puisque toi seul tendis tes bras luxuriants
Qu'un flot de lys, de flamme et de palmes inonde
Vers mon azur nouveau que blasphème un vieux monde.

Puisqu'au jour où, portant l'avenir redouté,
Je suis entré dans l'aube en quittant la cité
D'un geste de tes mains semeuses de merveilles
Tu m'envoyas, ainsi qu'un cortège enchanté,
De douces Vierges-sœurs qui portaient des corbeilles,
Et des troupes d'oiseaux au vol d'or et d'abeilles,
Puisque tu me sacras roi pur des nuits d'été !

Puisque tu vins à moi d'entre les hommes sombres,
Prophète au cœur exempt d'hypocrites pudeurs,
Ne dérobant jamais ta torche à mes ardeurs,
Quand se leva mon jour, dévorateur des ombres ;

Puisqu'au poids de mon front tes mains n'ont point faibli
O frère, sois élu pour des siècles sonores :
Je te cuirasserai profondément d'aurore,
Pour que ton seul aspect épouvante l'oubli !



Vers Dorès pour Gustave Robert

Or les troënes d'or et les lilas suaves,
Les blancs lilas au clair de lune ont frissonné
Les cieux, à leur éclat, se sont illuminés.

Je n'ai pu réussir qu'à rendre mes esclaves
Ceux dont j'aurais rêvé de faire mes égaux.
De lumineux lilas j'ai lié leurs entraves !

Puissent-ils les briser à force de grandir !
Je maudis tout monarque aux splendeurs opprimantes,
Mon sceptre est fait de lys, de bienheureuses menthes.

Si l'on me suit, qu'on n'ait point peur de resplendir.

***

Mais malheur à ceux-là que l'ascension lasse,
Car vers Dieu sans répit il nous faudra monter,
Toute inertie entraîne au gouffre illimité.

Mais toi, ton front déja sous les lauriers s'efface,
Quand tu me vis passer, clair et domptant l'espace,
Tu fis frémir vers moi ta libre volonté,

Comme une palme, ô toi, beau comme la Beauté.



Vers Dorés pour Henri Erasme

Mai suspend aux rameaux des grappes de sourires :
Pour le Vin printanier, vendange les lilas,
Et foule-les, aux cuves d'or, de tes pieds las,
Au son des flûtes grelottantes du zéphyre !

Abdique ! Effondre-toi dans l'Absolu : fréquente
Le Sinaï, par ma présence épouvanté,
Et tonnant sur nos luths, surgis dans la clarté
Les tempes largement verdoyantes d'acanthes !



Vers Dorés Pour Les Amoureuses

J'ai vu les mers tarir, j'ai vu souffrir les pierres,
J'ai vu les bois trempés de larmes de soleil,
J'ai vu les dieux proscrits s'enfuir dans le mystère,
Je veux donc me répandre en Vous comme un sommeil !



Vers Dorés pour Clément Billard

Puisque aucun sein de femme encor ne put porter
Nos fronts lourds de muguets et lourds de roses vives,
Impassibles, marchons dans notre éternité,
. . . .

Vainqueurs, sans le secours d'Eve Auxiliatrice,
Eve étendra vers nous son virginal essor :
Comme monte la Mer luisante, en la nuit d'or
Vers ton flamboiement pur, Lune triomphatrice !



Proclamation

A un Apôtre

Puisque indifférent aux défaites
Tu marches, le front haut — dardant
Ton œil sur les Cités parfaites
Qui surgiront à l'occident.

Puisque tu crois aux Cités hautes
Sortant de terre et renversant
Notre antique Cité des Fautes
Sous leur jaillissement puissant.

Puisque tu te ris des batailles
Fier esthète au cœur d'exalté
Sachant qu'à de frêles semailles
On voit la montagne éclater !

Puisqu'en tes yeux profonds et calmes
Habite une mâle douceur,
Je tends vers toi la fraîche palme
Et la fraîche rose, sa sœur !

Et je te dis : « L'œuvre est commune
O frère, et si nous sommes nés
Tous deux sous la mauvaise lune...
— Les clairons d'aurore ont sonné ! »

***

Car, debout sur notre vieux monde
Nous sommes demeurés bien peu
Qui portions en nos mains profondes
Tout l'antique ciel pris à Dieu

Qui, sur les foules descendantes
Levions, — pour les faire monter —
Comme un flambeauu de fleurs ardentes
Notre superbe volonté !

Voilà pourquoi, je veux, ô frère
Que nos fronts, semeurs d'orients
Oppriment d'intense lumière
L'œil des blasphémateurs riants !

Sachons que l'impassible amphore
Ne s'émeut que pour rayonner
Mais aussi, qu'en les mers, l'aurore
Descend — pour les illuminer !

Si l'on nous méconnait, qu'importe ?
Nos yeux rendront — pieux flambeaux —
Les hommes doux, les femmes fortes,
Les enfants mortellement beaux !

Que, palpitants, sous nos étreintes
Les cœurs des vierges au beau front
Nous dictent les cadences saintes
Par qui nous civiliserons !



La Statue

. . . .

Les lys que ta pensée a suscités, les roses
En gorge ont arrondi leurs contours tentateurs,
Qu'importe ! Va mourir près des églises closes
Parmi les sureaux clairs et purificateurs !

Gonfle tes flancs d'âmes de vierges vagabondes,
. . . .
Lève ton geste immense et créateur de mondes,
Immobilise-toi lentement : — sois Statue !

Pour Stéphane Mallarmé

Quand, mollement drapé des pourpres vespérales
Tu vins, rasant la cime écumante des flots
Les deux bras ruisselants de myrtes frais-éclos
Et le front couronné de flammes fulgurales

Quand tu vins sur les flots, les pâles nations
Ainsi qu'une forêt dans l'orage sonnante
Frissonnaient sous l'effroi des ombres imminentes
Et le mortel éclat des constellations !

Autour de toi, luisait un vol de diadèmes,
Splendidement, la nuit profonde t'escortait
Et de si vierges feux, des astres blancs, montaient
Qu'on crut que sur les flots tu trainais l'aube même !

Des perles captivant le vif azur des mers,
Des scintillants coraux floris dans l'Ile heureuse
Tu voulus réjouir nos paupières peureuses :
. Tels furent foudroyés à leur étrange éclair !

Des flûtes, sur la mer, conjuraient les désastres
Et des flûtes riaient sous les forêts fleuries ;
Ton geste suscitait dans les pâles prairies
De hauts lys abreuvés du lait sacré des astres !

La miroitante mer, soudain, s'est allumée
Au resplendissement de tes prunelles sombres :
Les hommes prosternés y plongèrent leur ombre...
— Puis sur ton spectre éteint, la Mer s'est refermée !

Tout cet éclat, le gouffre humide le dévore
Mais vers toi, qui, comme un zodiaque, as splendi,
Mon laurier tout ardent de fleurs, je le brandis
Comme une torche vive et qui répand l'aurore !

Les blancs lilas, au clair de lune, ont frissonné :
Les cieux, à leur éclat, se sont illuminés.

Je n'ai pu réussir qu'à rendre mes esclaves
Ceux dont j'aurais rêvé de faire mes égaux :
De muguets délicats j'ai serti leurs entraves...

Puissent-ils les briser à force de grandir !
Je maudis tout monarque aux splendeurs oppri-
[mantes,
Mon sceptre est fait de lys, de bienheureuses menthes
Si l'on me suit, qu'on n'ait point peur de resplendir !

Mais malheur à ceux-là que l'ascension lasse
Car vers Dieu, sans répit, il nous faudra monter :
Toute inertie entraîne au gouffre illimité.

Mais toi, ton front déjà sous les lauriers s'efface
Quand tu me vis passer, clair et domptant l'espace
Tu fis frémir vers moi ta libre volonté

Comme une palme ! — ô toi, beau comme la beauté

Le Poëme des couleurs

Gammes ardentes et claires gammes
Aux accents vibrants, aux inflexions d'effr
Aux tons plaintifs, aux tons joyeux ;
Vous papillotez comme des yeux



A Une Foule

Puisqu'ils m'ont dit, vos sombres yeux,
Qu'en eux mon âme était vivante,
Mon sang s'enfle en moi — radieux —
Comme, au matin, les mers levantes.

Contempteur de toute épouvante
Du bronze des astres pieux,
J'ai tordu mes trompes savantes,
Haut sonnantes de futurs dieux.

Divulguant des flammes coupées
Que mes vers, sifflantes épées,
Eventrent l'amphore de fleurs.

Que mon geste aux courbes profondes
Suscitant des azurs meilleurs
Taille, en un bloc d'or vierge, un monde.

Poésies Éparses



Epousailles

Monseigneur le Printemps, en robe épiscopale
D'un violet vivant comme les fleurs d'iris,
Ouvrant à deux battants les hauts portails fleuris
Au son des clairons d'aube entre en sa cathédrale.

Une tulipe fait sa crosse ; en frais camail
Monseigneur le Printemps sous le dôme bleu marche ;
Au loin plongent les nefs, et sous leur dernière arche,
Le soleil arrondit son aveuglant vitrail !

Les orangers tout blancs, fiévreux et nuptiaux
Ont des frémissements d'orgue ; en la campanule
Frêle encensoir, l'encens doré du pollen brûle....
Sur les nids psalmodie un chœur sacré d'oiseaux.

***

Blonde, tu me souris vaguement, tu tressailles !
Nos cœurs royaux l'un pour l'autre ont battu longtemps.
A genoux ! Pour bénir nos blanches épousailles
Entre en son temple ému Monseigneur le Printemps !

janvier 92.



Jeudi-Saint

Du jour où je reçus, ô Seigneur, par ta grâce,
Tout le torrent vermeil du sang de mes aïeux,
Dont tu creusas la source aux Edens radieux,
Du jour où j'héritai de l'âme de ma race,

Vers mon cœur, gouffre vide, empli des cieux jadis,
Je sentis affluer comme une marée haute
Le sombre flux des maux, expiateurs des fautes,
Des maux accumulés par vingt siècles maudits.

Alors, pour assourdir mes cris d'effroi, des flûtes
Frémirent et des lys fleurirent noblement.
Je marchai, le front haut, vers l'éblouissement
Des fraternels sommets rayonnant sur mes luttes ;

J'éparpillai mon âme aux quatre vents, pareil
Au semeur frissonnant d'espoir en les semailles,
Qui sent qu'autour de lui les blés futurs tressaillent,
Dispensateurs bénis du sang d'or du soleil.

Mais l'aile du vent large a balayé mon aire,
Les blés consolateurs ont fui mes pâles mains,
Et les bluets d'amour n'écloront point demain :
Mes pleurs les ont brûlés en ruisselant par terre,

Les héroïques fleurs en mon avril germées
Se flétriront d'exil sans que nul ne les cueille ;
Comme un saule sur l'eau pleurant toutes ses feuilles,
Sur le fleuve du temps je les ai parsemées.

Et mon flanc, opprimé du crime héréditaire,
Saigne immortellement, car mon père a péché ;
Ceux pour qui j'ai souffert de moi sont détachés,
Mon pauvre cœur aimant meurt d'être solitaire.

Pour m'attirer, l'Abîme émeut ses grandes voix,
Mes cheveux effarés sanglotent dans la brise ;
J'ai perdu toute foi dans la route entreprise,
Et je me suis assis, blême, en la nuit des bois.

Mais les froides forêts aux rumeurs solennelles
Versent l'ombre des morts à mou cœur frémissant.

JÉSUS (du fond du tabernacle)

« Tu mangeras ma chair et tu boiras mon sang,
O mon fils, pour renaître à la vie éternelle. »

mai 1892.



CHANT DU BERCEAU

A Maurice Salin

Corps lumineux, pétri de lait et de rosée
Le feu de ton sourire évoque un lys vermeil,
Sept anges d'or penchés contemplent ton sommeil
Aux fontaines de fleurs portant l'urne puisée !

Toi, l'héritier des yeux éclatants de ta mère
Tu naquis sur des flots luisants de nefs couverts,
Près d'une mer profonde et lourde de lumière
Qui porte et berce des palais en ses plis verts.

Puisqu'un monde s'écroule et que tu nais quand même,
Que ruisselle mon myrte, en illustre baptême,
Sur ton front pur courbé comme un astre charmant.

Qu'un éclair de ma face illumine tes langes !
Ton nom vivra : car j'ai forgé pour sa louange
Ces vers d'airain polis impérissablement !

Janvier 1894.



ORAISON SUR DES FLUTES A LA VIERGE D'AVRIL

Elle rirait de mes paroles
Si l'ardent désir du baiser
Me décidait à lui causer
De colombes et de corolles.

Elle aurait peur du fou miroir
Que sont mes prunelles naïves
Et ses lèvres de pourpres vives
N'illumineront point mes soirs !

Pourtant, je veux passer près d'elle
Mêlant de blancs camélias
Et les roses d'Ophélia
Aux fabuleuses asphodèles !

Pour que daigne son œil méchant
Me regarder et qu'on lui dise
Qu'ainsi qu'une forêt aux brises
Un peuple frissonne à mes chants.

1894,



Sonnet Antique

Pareille au lys marin, bercé
Par les vagues musiciennes,
Son teint est du tien effacé
Et tes beautés passent les siennes.

Sous des lunes béotiennes,
Bleuissant les sommets glacés,
Les plus belles nymphes anciennes
Avec ta grâce ont dû danser.

Sois-moi Latone aux yeux d'aurore
Ou Nausicaa dont l'amphore
De clair de lune se teignait

Ou sur l'Olympe aux belles croupes
Que la lumière d'or baignait
Hébé versant aux dieux ses coupes !

1893.



Fragment Tragique

(Mirzaël parle :)

O madame, mon corps sauvage et parfumé
Vous fit frémir ainsi qu'une forêt de mai,
Dont le parfum fait tomber mortes les colombes.
O madame, mes bras vous furent une tombe,
Où vous dormiez parmi des éblouissements.
Vous prétendiez alors m'aimer infiniment !
Comme de lourds soleils sur des mers inconnues,
Vous posâtes sur moi l'éclat de vos chairs nues,
Et comme Hécate ardente absorbant les marées,
Vous bûtes tout le sang de mes veines sacrées !
Sous l'ardeur de nos nuits des lys eussent germé !
Adieu pourtant ! Et puis sachez, si vous m'aimez,
Que mon âme d'enfant est encore assez fière
Pour ne plus s'émouvoir, Madame, à vos prières !
Des ruissellements d'or, là-bas, t'éblouiront
Va ! mais tu n'auras plus les jasmins de mon front !

Tu me laissas ton cœur ironiquement tendre ;
C'est qu'il ne dépend pas de toi de le reprendre ;
Mais tu n'as plus le mien ! Il frissonne, enchanté.

Comme un myrte au vent d'août devant toute beauté,
Sans chercher ta rivale, il attend qu'elle vienne ;
Et si j'en fais l'aveu, c'est pour qu'il te souvienne
Que je ne veux plus voir, dût ce cœur en mourir,
Mon image en tes yeux profonds se retrécir !

Je te laisse de moi ce souvenir atroce
Que mon âme est loyale et que ton âme est fausse,
Que tu regretteras l'ombre des hauts lauriers,
Et que je te défie enfin de m'oublier !
Tu te réfugieras en vain sous tes sourires !
Toi seule me connus et c'est là ton martyre !
On te verra gisante, en ta stérile ardeur,
Les seins hauts, l'œil tragique et tordant sans pudeur
La fleur de tes cheveux en tes deux mains offertes....
Tu mourras de l'horreur de nos couches désertes.

Janvier 1893.



Rite d'Amour

Notre-Dame-des-Fleurs se bâtit des chapelles
Aux dômes onduleux de lierres feuillescents,
La voix des cloches d'or des muguets nous appelle,
Sur les champs, l'Esprit saint des vieux printemps descend.

Un vol de papillons aux ailes empourprées
Hiératiquement, palpite sur les fleurs :
Des messes de l'aurore aux Saluts des vesprées
Ce sont les délicats et purs enfants de chœur.

Quelque prêtre invisible et divin du Mystère
Lève le saint Soleil ainsi qu'un ostensoir :
Sa chasuble d'azur flotte seule sur terre
Et se fleurit de croix d'or et d'astres, le soir.

***

Ton sang a le parfum angélique des sèves :
Oh ! quitte le foyer où frissonne l'aïeul,
Vierge, il ne fait pas froid dans l'église du Rêve,
Où — cierges éperdus — s'allument les glaieuls !

5 Avril 1893.



Danse Sacrée



Danse Sacrée

A Paul Claudel

Tes bras resplendissaient des pierres les plus pures
Que tes yeux immortels éclairaient de beaux feux ;
Tu trempas ton manteau sanglant dans nos blessures,
Des rubis rougissants veillaient dans tes cheveux.

Quand ta ceinture d'or céda (comme une yeuse
Eclate !) ruissela le flot de velours vert :
Tu te dressais dans la lumière précieuse
Statue aux flancs de marbre et les yeux vers la mer !

Et puis, svelte et les bras mi-clos, prenant les poses,
D'un calice altéré qui veut boire l'Azur,
Sous le zéphyr des luths et des violons purs,
Lourdement tu te balançais comme une rose.

Puis tu t'arrondissais en de massives coupes,
Ecumantes de tubéreuses et d'œillets ;
Ton geste, épars, soudainement se recueillait,
Tes lignes en cadence harmonisaient leur troupe,

Tu devenais une urne aux flancs de diamant ;
Sous tes parois dormait la manne des Prophètes,
Tu chantais les concepts et les formes parfaites,
— Ta chair d'astre brillait, fruit d'or des firmaments !

*
* *

Or, puisque tu m'aimas, par ces soirs magnanimes,
Puisque tu devinas l'âme des exilés
Tout au fond de mes yeux vaguement étoilés,
Puisqu'en oblation, muets, nous nous joignîmes,

Adorable et forçant l'inexpugnable azur,
Son plus bel astre, je l'ai clos en ce poème,
Héritage d'amour que je lègue aux bohêmes,
Comme on suspend un crucifix sur un vieux mur.

Chant des Trompettes d'Eté

6



Chant des Trompettes d'Été

A Adolphe Retté

Toi qui me disputas à l'éparpillement
D'un monde extérieur qui monnayait mon être,
Prends l'or unique et l'or définitif, peut-être,
Et que ton effigie y brille noblement !

***

Or, l'azur tout entier habitait la mer blonde,
Toute entière, la mer se mirait en tes yeux :
A cause de cela, je te devins pieux,
Vierge amère, et tu fus pour moi la Fleur du monde.

Il me fallut douer d'une réalité.
O blanche ombre des lys, ta flottante apparence,
Tant m'ont charmé tes yeux, que, dans leur transparence,
J'ai surpris l'unité du monde et sa beauté.

Aussi, roi des ailleurs et roi des lendemains,
Eternisé dans ton irrévocable grâce,
Ai-je rempli de pleurs le creux de tes deux mains,
En songeant à ceux-là qui blasphèment ma race.

Lorsque tu vins, posant tes pieds frais sur les eaux,
J'ai semé d'astres d'or les plis mous de ta robe. —
— Sois le temple de fleurs et de flamme, et qu'une aube
Immortelle illumine à jamais tes vitraux.

***

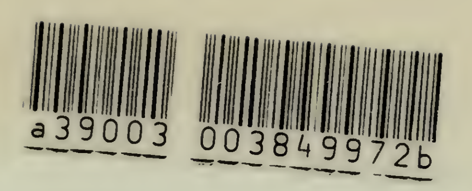
Et sois fière, en songeant qu'au cours des heures creuses
(Comme des firmaments pleins d'aigles et d'éclairs),
Mon âme luit sous tes paupières bienheureuses
Dans le rayonnement de tes divins yeux clairs.





TABLE

Annonay. — Imp. J. ROYER.


a39003 003849972b

